

HEIDELBERG, 1^{er} avril. — Encore une victime du duel à l'américaine. Ces jours derniers, un étudiant nommé Seydlitz s'est brûlé la cervelle à la suite d'un engagement pris par lui à ce sujet.

MAUBEUGE, 1^{er} avril. — La grande papeterie Haurric et Decaussenne, qui fabrique principalement le papier-goudron, vient d'être entièrement détruite par un incendie dont on ignore encore l'origine.

Les dégâts s'élèvent à plus de 200,000 francs, et cent ouvriers au moins se trouvent sans emploi.

MARSEILLE, 1^{er} avril. — Toutes les fonderies ont rouvert ce matin.

Dans la soirée, le conseil municipal a autorisé le maire à intercaler, à la liste civile de Napoléon III, une action en nullité de l'acte de donation ou de cession des terrains sur lesquels est édifié le château impérial.

SAINTES, 1^{er} avril. — L'abbé Renand est assigné à comparaître samedi prochain en police correctionnelle pour outrage envers le gouvernement.

ALGER, 31 mars, soir. — On signale une nouvelle agression des Koumirs sur notre frontière, à l'Oued-Djenan. Le commandant supérieur de la Calle en aurait été averti par le Cheik du Reheb. Des dispositions ont été immédiatement prises par le général Forgemol pour faire respecter notre territoire; les troupes ont reçu l'ordre d'agir énergiquement sans dépasser la frontière. S'il en était besoin, elles seraient soutenues par le bataillon des zouaves du Taf.

BORDEAUX, 1^{er} avril. — Au reçu d'une plainte transmise au parquet de Baye, le sieur Chantignac, octogénaire, et la femme Martin ont été arrêtés. Il s'agit d'une jeune fille de onze ans livrée à ce vieillard. L'enfant souillée est la petite Martin. C'est la mère qui livrait sa fille.

LONDRES, 1^{er} avril. — M. Joseph Tully, un des chefs de la Ligue agraire, a été arrêté cette nuit.

— Les rédacteurs de la *Freiheit* ont résolu de continuer la publication du journal; ils ont acheté d'autres caractères et loué un autre local.

NIMES, 1^{er} avril. — Depuis plusieurs jours la pluie ne cesse de tomber dans la plaine, et la neige dans les montagnes.

SAINT-PÉTERSBOURG, 1^{er} avril. — Le général Loris-Mélikoff a déclaré aux membres de la députation polonaise que l'Empereur ne pouvait pas les recevoir, parce qu'il était indisposé. Le général a ajouté que le Tzar se rendrait prochainement à Varsovie.

Le comte Vielopski, parlant au nom de la députation, a donné l'assurance que les Polonais étaient dévoués à l'Empereur. La députation a quitté Saint-Petersbourg aujourd'hui.

F. MORAND

Nous prions les personnes dont l'abonnement est expiré le 31 mars de vouloir le renouveler au plus tôt, si elles veulent éviter des retards dans la réception du journal.

PRIX DES ABONNEMENTS

POUR PARIS ET LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE	
Un mois.....	5
Trois mois.....	13 50
Six mois.....	27
Douze mois.....	54
PROVINCE	
Un mois.....	6
Trois mois.....	16
Six mois.....	32
Douze mois.....	64

L'OBESITÉ disparaît complètement par l'usage de la liqueur ANTI-OBESITAS, 3, r. Meyerbeer

L'Eau des Fées, de Sarah Félix, 43, r. Richer, est sans rivale pour la recoloration naturelle des cheveux

RHUMES BRONCHITES — Pâte Pectorale et Sirop de Nafé, 53, rue Vivienne.

La FLEUR DE PÊCHE est la meilleure des poudres de riz. Parf. Exotique, 35, r. du 4-7bre.

GODCHAU Vêtements complets de 1^{re} communion, veston, pantalon et gilet; le tout en drap noir ou très-solide (article exclusif)..... 11 fr.

PLUS BLANCHE que la blanche hermine! Corps d'albâtre par l'absence de tout duvet, qui tombe sous l'action du PILIVORE. — PARFUMERIE DUSSER, 1, r. J.-J. Rousseau, en face du Louvre.

La SÈVE MAMMAIRE développe la poitrine. Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre.

POLIR, BLANCHIR, SATINER LES CHAIRS, EFFACER LA RIDÉ, telle est la mission de la GEORGINE CHAMPARON. Applications et vente, 10, rue Laflitte.

VIN MARIANI Le plus efficace de la tonique. Parfait pour les Malades. 41 Boulevard Beaumarchais et Pharm.

LES PREMIÈRES

OPÉRA : Le *Tribut de Zamora*, opéra en quatre actes, poème de M. d'Ennery et Brésil, musique de M. Charles Gounod.

A l'heure extrêmement avancée où se termine la représentation du *Tribut de Zamora*, on ne saurait exiger d'un critique soucieux de ne point blesser l'équité autre chose qu'une impression sommaire. L'œuvre de M. Gounod est considérable à tous égards, par la gloire de son auteur, par les questions qu'elle soulève et par ses proportions. Si l'on se reporte aux acclamations enthousiastes qui ont salué la chute du rideau, le succès a été éclatant. Mais il reste douteux, si l'on tient compte de la froideur avec laquelle on a écouté les premiers actes. Je crains, en ce qui me touche, qu'il n'y ait eu dans les ovations finales un sentiment de profond respect pour la haute personnalité de M. Gounod et une marque d'estime publique accordée aux artistes — notamment à Mlle Krauss et à M. Lassalle — plutôt qu'une sincère admiration pour le *Tribut de Zamora*.

Sans doute, la partition porte, à maint endroit, l'empreinte d'un talent de premier ordre; mais l'éminent compositeur, qui ouvrit à notre drame lyrique des horizons si nouveaux, paraît s'engager de plus en plus dans une voie de réaction musicale où je ne le suivrai pas. Autant que personne j'admire Gluck, Mozart, et les anciens maîtres; seulement le monde a marché depuis que ces génies sont morts, et il n'est pas plus logique de revenir sur leurs brisées qu'il ne le serait d'entrer dans leurs habits.

Le *Tribut de Zamora* est, à proprement parler, un opéra à la vieille mode, un peu relevé de nouveauté; j'en tends une partition composée d'airs, de duos, de trios et de chœurs, traités dans un style

plus ou moins expressif, mais également susceptibles d'être détachés et chantés séparément. Nous avons une autre façon d'entendre la scène: nous voulons des œuvres homogènes où tout soit d'accord, les situations, la musique et jusqu'aux toiles de fond; où les paroles commandent rigoureusement le développement musical et où nul sacrifice ne soit fait à la virtuosité ou au caprice des interprètes, cantatrices à roulades ou barytons moelleux.

M. Gounod croit, au contraire, que les mélodies peuvent se dérouler l'une après l'autre comme des grains de chapelet de diverses couleurs; qu'il est permis d'agrémenter d'un trait de bravoure (ou peu s'en faut) une page tragique, et qu'il n'y a pas d'inconvénient à interrompre l'action pour faire place à un arioso de complaisance. Là est, selon moi, son erreur et la raison pour laquelle ses pièces n'émeuvent que par intermittences — en particulier celle que je viens d'entendre. Il est un grand artiste et un musicien de haut rang. Il n'est un homme de théâtre accompli ni au vieux sens, ni au sens nouveau.

Je ne dirai aujourd'hui qu'un seul mot du poème et de l'interprétation. Le poème me semble très médiocre et suranné au dernier point. M. d'Ennery y a mélangé tous les éléments des mélodrames suivant la formule. On y voit un Maure feroce s'éprendre à première vue d'une chrétienne et chanter comme un tourtereau pour lui complaire; une folle recouvrer la raison sous l'influence d'une émotion violente; une mère retrouver sa fille; un amant persécuté reconquérir sa maîtresse. Je me tais sur le tableau de la vente des esclaves et sur l'assassinat obligé de la fin. S'il vous convient de savoir la justification du titre, je vous apprendrai qu'il s'agit du tribut annuel de cent vierges que les villes espagnoles durent payer, après la défaite de Zamora, au Khalife maure de Cordoue. Il faut ajouter que les Maures de MM. d'Ennery et Brésil sont proches parents des Turcs que M. Scribe a introduits au second acte du *Macon*, où ils chantent sur le mode des mirlitons:

Est-ce donc offenser les dieux
Que secourir les malheureux?

Reste l'interprétation; elle est remarquable. Mlle Krauss est une grande tragédienne et une cantatrice hors de pair; Mlle Daram fait plaisir; M. Lassalle remplace absolument M. Faure, et M. Sellier tire de son gosier des notes de ténor admirables. M. Gounod a conduit l'orchestre. On a battu et rebattu des mains, poussé des cris, acclamé tout le monde. J'écris avec tous ces bruits dans les oreilles et le chatolement du ballet sous les yeux. Il est certain que le *Tribut de Zamora* excitera partout la curiosité; je doute qu'il finisse par se fixer au répertoire comme *Faust*, *Roméo et Juliette* et *Philémon et Baucis*.

FOURCAUD

CHATEAU-D'EAU: Première représentation de la *Dégringolade*, drame en sept tableaux, de M. Henri Desnard, d'après le roman d'Emile Gaboriau.

Il est une heure après minuit: bien tard pour entreprendre cette tâche redoutable de vous conter, par le menu, le gros drame dont les sept tableaux embrassent les dix-huit années du dernier Empire.

Les directeurs du Château-d'Eau qui, pareils à don Guzman, ne connaissent pas d'obstacles et n'ont pas craint, cette fois, la concurrence de leur confrère de l'Opéra, m'ont donné cependant l'exemple de l'audace: j'essaie donc de vous dire la chose à grands traits.

Dans la nuit du Deux-Décembre, le général Delorge — ne pas chercher son nom dans les anciens annuaires! — le général, qui refusait sa participation au coup d'Etat, a été trouvé mort sur les pelouses de l'Elysée. Assassiné par le comte de Cambelaine, dirait Cornevin, le palefrenier-chef, seul témoin du meurtre; — tué loyalement en duel, jure Grollet, un palefrenier subalterne, qui a vendu son témoignage au meurtrier. Quant à Cornevin, arrêté et déporté sous le nom de Boutin, il est parti pour l'île du Diable, d'où la Providence, cette grande collaboratrice des dramaturges, le tirera, soyez-en certains, pour la confusion des scélérats et le triomphe des innocents.

Et, en effet, un ami de la famille Delorge, un certain Ducoudray, parti bravement à la recherche de ce témoin redouté, le reconnaît parmi les forçats de l'île, et prend sa place au bain après avoir favorisé son évasion grâce à l'échange de son panama contre le bonnet vert de Cornevin. Celui-ci, rêvant une vengeance plus sûre que prompt, passe d'abord dix ou douze ans en Amérique, pour se donner le temps d'en rapporter, avec une grande fortune, l'accent et le collier de barbe d'un pur Yankee.

C'est sous le nom de master Pakson qu'il rentre enfin en France, où une suite de hasards heureux lui fait successivement rencontrer: Cambelaine, qui continue le cours de ses gredineries, jusques et y compris une tentative de bigamie, aussi risquée que regrettable pour lui; Juana Cornevin, qui promène d'un bout à l'autre de la France sa soif de vengeance et le délit de mendicité; Raimond Delorge, le fils du général qui aime Mlle Simonne de Maillefer, une riche héritière, dont la fortune et la main sont convoitées par Cambelaine; ce bon M. Ducoudray, revenu d'outre-mer, lui aussi, après sept années de captivité; et enfin le traître en sous-ordre, Grollet, resté au service du comte, comme intendant, garde-chasse, espion et agent électoral. Ouf!...

Fidèle à son devoir de vengeur, master Pakson accable de son témoignage le comte de Cambelaine, qui se fait sauter la cervelle; arrache Juana Cornevin à sa noire misère, marie Raimond Delorge à Mlle de Maillefer, tue « comme un chien » le palefrenier Grollet dans les allées sombres du cimetière Montmartre, et remercie affectueusement cet excellent M. Ducoudray. Ouf, encore!

Les vaillants artistes du Château-d'Eau pourraient bien tenir là un nouveau succès. Le drame est très convenablement monté et joué avec beaucoup d'ensemble par MM. Bessac, Georges, Reykers, Dalmy, Livry, Mmes A. Guyon, E. Jaillet, Régis et Wilson.

PAUL FERRIER

LE MEDECIN DES HOPITAUX depuis 1868
1, rue des Voies. — Guérison des
Dartres, Eczéma, Teigne, chute de
Cheveux prématurée. — De 1 h. à 5 h. — Traitement par correspondance